

SAMMY LUSSAN

BERNIE LEIBOVITZ



SAMMY LUSSAN

BERNIE LEIBOVITZ



LES BELLES LETTRES

*Toutes les photos sont de l'auteur sauf page 36 © Mike Nelson / AFP
et page 145 © Sue Kwon.*

*Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement
de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données
est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.*

© 2026, Société d'édition Les Belles Lettres
95, boulevard Raspail, 75006 Paris
www.lesbelleslettres.com

ISBN: 978-2-251-45977-6

PREMIER RÉVEIL

J'ouvre les yeux, allongé sur un futon. Au mur, des cerisiers en fleurs sont dessinés. J'émerge d'une nuit de douze heures, je sors directement dans la rue et je marche en direction du Ritz-Carlton à Roppongi pour un petit déjeuner avec vue.

Shinjuku est impeccable. Comme si les Tokyoïtes voulaient donner une leçon de vie au reste du monde. Pas de déchet. Pas de poubelle. Pas de voiture garée dans les rues. Pas de cigarette. Pas un bruit. Même pas celui des moteurs. Dans le métro, on ne se parle pas, on ne se regarde pas, on ne se bouscule pas. Chacun anticipe les mouvements de l'autre. Un piéton attend pour traverser alors qu'aucune voiture n'est en vue. Lorsqu'un Occidental traverse au rouge, on ne le regarde pas de haut, on ne le regarde juste pas. Cette maîtrise de soi, alliée au respect des règles, frôle le snobisme. Comme si les Tokyoïtes formaient une nouvelle noblesse urbaine.

En haut du Ritz-Carlton, la ville paraît infinie. Ce que l'on voit c'est un archipel de quartiers à explorer.

Alors je redescends et marche à travers le parc Meiji et Harajuku.

La nuit tombe et j'ai rendez-vous à Shibuya au bar Zero. C'est un sous-sol. Impossible de le savoir en passant devant. À l'intérieur, tout le monde fume, tout le monde boit, tout le monde se marre. On est salués par l'ensemble des clients et du personnel. Le barman nous fait des blagues en anglais. Il y a un DJ avec un costume blanc, chemise rouge, lunettes solaires et clope aux lèvres. On dirait un cosplay d'Onizuka. Je découvre les sound systems japonais : platines Technics, consoles Pioneer, enceintes de 2 m de haut. Vers 3 h, on décide de passer à la suite. Tout le monde nous dit au revoir.

Direction le Bridge Bar à côté du Shibuya Crossing. On a l'adresse mais impossible de trouver l'entrée. Quelqu'un nous indique une porte d'ascenseur qui donne directement sur le trottoir. Il faut monter jusqu'au 10^e étage. On entre dans l'ascenseur, et d'un étage à l'autre, on traverse les bureaux, les saunas, les clubs de ping-pong, les salles de poker... jusqu'à notre arrivée au fameux bar. Une hôtesse nous accueille et l'on entre dans un lieu que je n'ai jamais envisagé. La lumière est rosâtre, il y a une grosse boule disco, des faux bambous et quelques Japonais qui boivent seuls au bar. On est face à un drôle de spleen tokyoïte.

Il y a trois barmans, deux DJ et un mec à la lumière. Avec l'hôtesse, ça fait sept personnes pour s'occuper des buveurs solitaires. C'est *Nighthawks* de Hopper version Shibuya. Certains boivent pour ne pas se sentir seuls, d'autres attendent le premier métro. Dans le fond, une Japonaise, la

quarantaine, danse toute seule. Elle porte un T-shirt XXL blanc qui tombe sur son pantalon baggy beige. Elle a des Nike de skate aux pieds. Elle fait face à un mur d'enceintes en fumant une cigarette infinie.

Toute cette scène se joue à 30 m du sol, à hauteur des néons, des pubs géantes et des écrans 3D. Vu d'en haut, je regarde le crossing de Shibuya qui paraît tout petit. On est comme dans un bar volant. Avec le décor style Miami Vice en carton, la scène est à la fois sublime et ringarde, kitsch et élégante, certainement mélancolique, sorte de *Blade Runner* mis en scène par Sofia Coppola.

Le soleil se lève, les *salarymen* se réveillent, les bars se vident et les métros se remplissent. On ne fume plus, on ne boit plus, on ne parle plus.







SYNDROMES DE PARIS

On a rendez-vous à Akihabara. Mais je descends à côté pour voir le parc de Ueno. En bas du parc, l'étang est totalement recouvert de lotus. Quelques poissons se battent dans l'eau. Il fait plein soleil, les immeubles nous encerclent. La nature a fusionné avec les tours en verre. À côté de moi, il y a un sanctuaire où brûle de l'encens. C'est le paysage d'un futur indéterminé.

Il y a quatre musées dans le parc. Les écoliers débarquent par cars entiers. Ils sont en uniforme, en rangs. Il y en a plusieurs milliers. Tous prêts à courir et sauter partout. Le ciel est bleu. Les enfants marchent en rangs dans tous les sens. Le moment est suspendu dans le temps.

Je commence à avoir faim et me retrouve par hasard dans un restaurant du parc. Une maison de plus de trois cents ans qui sert des anguilles. Je suis à l'étage dans une grande pièce, c'est assez luxueux. À quelques mètres de moi, une table de vieilles dames. Elles n'ont pas l'air très aisées. Plutôt une bande d'amies qui se font un plaisir ponctuel. Le genre de déjeuner qu'elles ont fixé dans leur agenda

depuis longtemps. L'une d'elles se lève. Ses vêtements sont légèrement usés. Elle se rapproche de moi et me demande d'où je viens. Je lui dis que j'arrive de Paris. De toutes les villes au monde, c'est celle qu'elle attendait. Elle commence à me parler en français, me dit qu'elle prend des cours, qu'elle rêve d'aller en France, qu'elle adore le ballet, l'opéra et les tableaux de Renoir. Ça me brise le cœur. Tout d'abord parce que je vois mon reflet dans le sens inverse. Comme si j'allais chez un Japonais dire : « J'adore Takeshi Kitano et Ryuichi Sakamoto. » On réduit un pays à deux ou trois noms et ça nous donne la force de traverser la terre entière.

Ensuite parce que j'imagine le décalage entre son idée de Paris et la réalité. Je l'imagine débarquer gare du Nord. Se perdre dans le centre en cherchant l'opéra Garnier, tenter de passer commande en français face à un serveur qui n'a pas le temps.

Je mange mon plat, je dis au revoir aux dames et je sors dans le parc. Je suis entouré de classes entières, et le soleil tape fort. Je respire un grand coup. Content d'être là. Je veux appeler un pote pour partager l'instant mais il est sept heures de moins, il dort encore.

* * *

Le soir, on rejoint d'autres Parisiens dans un bar à musique dans un sous-sol à Shibuya. Il y a un concert de rap local. Un des gars vit et travaille ici, deux autres sont un couple en vadrouille qui vit à Berlin et ils ont ramené un dernier mec, un Parisien qu'ils ont rencontré la semaine



d'avant à Séoul. On commence à parler de ce qui nous lie : Paris. Faut-il y vivre ? Et Bordeaux ? Et Marseille ?

Le mec de Séoul est le Parisien que je déteste dans toute sa splendeur. Il parle de sa collection de vinyles de techno, de ses dernières vacances de surf au Portugal et du prix de la coke sur le dark web. Au-delà d'être une crise d'anxiété sur pattes, il déclenche en moi un stress violent, plus que ce qui est raisonnable. C'est à ce moment précis que je comprends que Paris m'a vraiment atteint. La simple évocation de cette vie me met en apnée. Je ne savais pas qu'on pouvait être en PTSD sur une ville. Quand on y pense, ce n'est pas si absurde.

Le Parisien veut aller à Kabukicho, le quartier chaud de Tokyo. Je décide alors de rentrer solo. Je suis seul avec mes pensées. Je repense à la vieille, la dame de Ueno. Je me rends compte que j'ai projeté mes propres anxiétés de Paris sur elle. Si elle fait le voyage, malgré les obstacles, elle tombera bien sur un jardin qui est parfait pour elle, comme le parc Ueno pour moi. Peut-être le jardin du Palais-Royal, ou le jardin du Luxembourg. Elle regardera les enfants jouer et les immeubles haussmanniens environnants en mangeant un petit croissant qu'elle gardait pour plus tard. À ce moment-là, ce moment qu'elle avait visualisé sans le connaître, elle sera heureuse et voudra appeler une amie. Mais avec sept heures de décalage, celle-ci dormira déjà.

US IMPORT

Tous mes potes disent d'aller à Shimokitazawa. Alors j'y vais et je comprends. C'est un paradis pour trentenaires en détresse. Tous les grands brûlés de l'Occident peuvent venir y trouver une bonne dose de réconfort. Le quartier est piétonnier, les fripes s'enchaînent entre les coffee-shops et les magasins de vinyles. Tout est propre, beau, doux. On se croirait dans une simulation.

Pour rendre hommage au quartier, je me mets en quête du T-shirt vintage parfait. De fripe en fripe, je vois défiler des centaines de T-shirts tous plus absurdes les uns que les autres : des T-shirts de retraites d'entreprises totalement ringardes, des T-shirts Hard Rock Café de villes qui ne font plus rêver personne, des T-shirts d'événements sportifs totalement mineurs. C'est une surenchère dans la *randomness*.

Il y a tout de même un thème en filigrane qui relie le tout : les Américains. Partout il est écrit « US Import ». Pour être précis, on est sur les États-Unis du tournant du millénaire, du *early Internet*, avant l'explosion de la bulle

Internet. Les T-shirts AOL, Yahoo ou Napster se revendent pour des centaines d'euros.

Puisqu'on est en plein dans la jonction 1990-2000, je tombe sur toutes sortes de T-shirts post-11 Septembre. Sur l'un, il est écrit « *Pay Back Time* » au-dessus d'un F16. Sur un autre, « *Proud Wife of a Veteran* ». Sur un troisième, « *God Bless America* » avec deux bougies à la place des Twin Towers. Forcément, ça me fait voyager.

Je suis allé aux États-Unis avec mon père en 1999, à New York. C'était l'époque Monica Lewinski. Chaque semaine à la télé, Michael J. Fox travaillait à la mairie de New York dans *Spin City* et George Constanza travaillait au Yankee Stadium dans *Seinfeld*. New York représentait l'épicentre de la culture-monde. Mais cette semaine-là, toute la ville ne parlait que du retour de *Star Wars* au cinéma. CNN nous a interviewés à ce sujet durant un micro-trottoir. Moi, ce qui m'intéressait surtout, c'était de passer au restaurant de Michael Jordan pour le croiser.

En rentrant, il n'y avait pas de mots pour dire à quel point les États-Unis étaient cool pour moi. À Bruxelles, on allait tout le temps dans un bar pour expat américains avec mon père, le Rick's, en hommage à *Casablanca*, le film. Les serveurs ne parlaient pas un mot de français. Un client du bar nous avait vus passer à la télé.

Et puis tout s'est gâté très, très vite. Bush a été élu sur une tricherie en Floride, les tours jumelles se sont effondrées, l'Irak a été envahi. Et en 2004, alors que l'on aurait pu tourner la page des années Bush, il a été réélu, sans triche



TIPPIRAG
www.flamingo-online.jp



0762

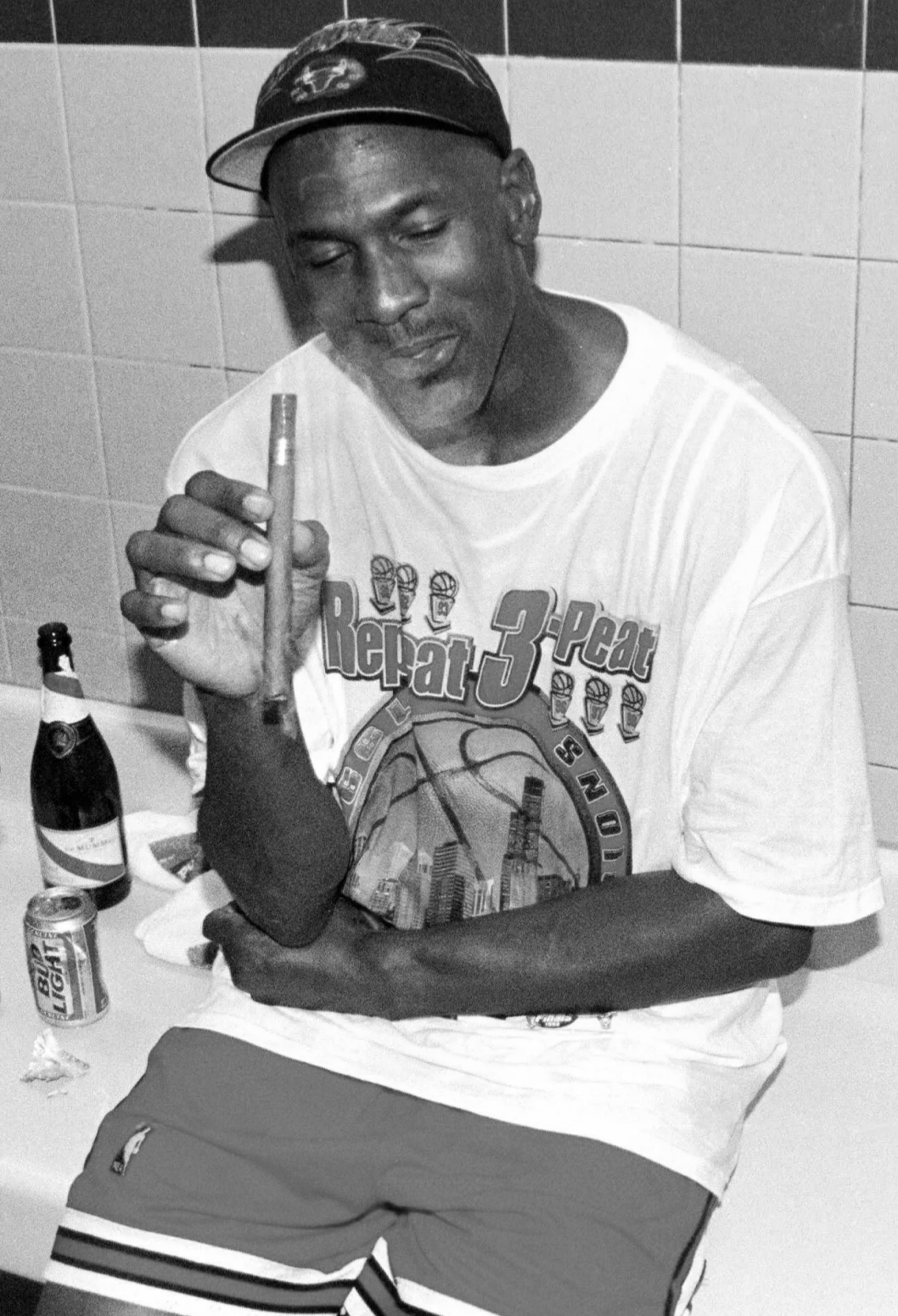
¥4,500

(税込 ¥4,950)

PAY BACK TIME!



GOD BLESS AMERICA



cette fois, face à John Kerry. C'était comme une confirmation qu'il fallait tourner la page USA.

C'est peut-être pour ça que les gens de ma génération sont si cramés. On a vu l'empire de nos rêves s'effondrer trop tôt, trop vite.

Tout ça se passe dans ma tête alors que je fais défiler les T-shirts devant moi. Finalement, après avoir vu plus de mille modèles, je décide d'acheter un T-shirt John Kerry 2004. 50 €. Le vendeur me dit qu'il me va bien et me demande ce qu'il est écrit dessus. Je repars de Shimokitazawa avec le T-shirt, pointe d'amertume pour des rêves enterrés trop tôt.

Plus tard, on me dit que les vraies fripes se trouvent à Koenji. Le quartier est connu comme étant le dernier bastion underground de Tokyo. Arrivé à la gare, je vois une poignée de punks à chien. Il y a les mêmes magasins qu'à Shimokitazawa mais sans le côté lisse qui en font un havre de paix pour *millennials* épuisés. On est davantage dans un paradis de Gen X qui fantasment encore sur le romantisme punk ou grunge ou autre type de marginalité populaire à l'époque.

Je me remets en quête d'un second T-shirt souvenir. Après des heures de recherches dans Koenji, je mets la main sur un petit trésor : un authentique T-shirt « *Repeat 3-Peat* », créé pour le second triplé des Bulls en 1998. J'hallucine. Je cherche sur Google et trouve une photo de Michael Jordan portant le T-shirt avec un cigare en bouche et du champagne en main. C'est exactement le même. Il est à 5 €. *It's payback time! God Bless America.*